

n'avais jamais vu un pauvre diable qui s'expatrie, payer ses dettes avec autant de bonne humeur et d'empressement, et que je n'avais jamais rencontré un philosophe aussi bon cavalier, ou un cavalier aussi bon philosophe. Ce fut au milieu de ces réflexions, très-flatteuses pour le caractère espagnol, que nous entrâmes dans Aljama.

Il faisait nuit, un palefrenier de la *posada* où nous devons loger, armé d'un fallot allumé, nous attendait à la porte de la ville. Un peu afin de me reposer, un peu afin de mieux voir, je mis pied à terre ; et, laissant mon cheval suivre les autres, je marchai à côté de mon nouveau guide. C'était l'heure où les habitants rentraient chez eux. On causait encore à la porte des maisons. On entendait de loin en loin des *fronfrons* de guitare. Rien, au reste, de ce que je voyais fort mal, ne me faisait regretter d'être arrivé pendant la nuit. Nous approchions ainsi du centre de la petite ville et d'une place, dont un côté était terminé par une pente très-escarpée. Une vague rumeur s'élevait de cette place, et un homme qui paraissait en venir, passa près de nous en courant. Mon guide l'appela par son nom, et ils échangèrent à la hâte quelques paroles que je ne compris pas.

— Qu'est-ce donc, lui dis-je ?

— *No tenga usted cuidado. Es nada : Es una muerticida.* Ne vous inquiétez pas. Ce n'est rien, c'est un meurtre, me répondit-il sans s'émouvoir ; et cet homme court chercher le curé. Moi je m'élançai vers un groupe qui paraissait très-animé. Quand le palefrenier, qui ne se pressait pas, eut apporté le fallot, j'aperçus un homme étendu, les lèvres serrées, l'œil déjà terne, les mains convulsives, les tempes mouillées d'une sueur suprême. Le sang sortait en bouillonnant par une large blessure au côté gauche de la poitrine. Un jeune homme, à genoux derrière lui, lui soutenait la tête. On attendait l'alcade, le curé et le barbier-chirurgien. Comme il arrive toujours dans de pareilles circonstances, on s'empressait beaucoup, mais on ne faisait rien.

J'allais fuir ce spectacle déchirant d'un homme qui va mourir, quand mon guide, qui examinait le terrain autour du cadavre, à l'aide de son fallot, ramassa quelque chose et me dit :

— Tenez. Voilà le couteau qui l'a tué.

Il me montra alors un grand couteau ensanglanté. Autour du manche, était entortillée une longue tresse de cheveux de femme. Je m'approchai, avide et effrayé ; il fit tomber la lumière sur la lame humide ; elle jeta un éclat sinistre, et je reconnus l'inscription, les arabesques, la cassure de la *navaja* que j'avais eu tout-à-l'heure entre les mains....